

LETTRE
DE
MARIE-ANTOINETTE D'AUTRICHE, REINE DE FRANCE;
A LA NATION.

MON cœur ſaignoit encore de la perte d'un prince auquel j'avois donné le jour, lorſqu'une douleur beaucoup plus étendue vint l'aſſaillir. Toute la France en larmes gémiſſoit ſous le poids de l'oppreſſion ; les horreurs d'une famine prochaine lui arrachoient déjà le cri du déſeſpoir... & j'entendis proférer mon nom avec murmure !.... Tout-à-coup j'apprends que le fer & le feu brillent de toutes parts dans la capitale, que tout Paris eſt en armes. En un moment je vois ma cour ſe diſperſer, s'enfuir loin de moi. Mon auguſte époux vole auſſi-tôt vers ſa bonne Ville, pour y porter du moins cette paix intérieure que la pureté des principes de ce monarque lui a toujours fait goûter, & que ſon

A

amour pour ſes peuples étoit bien sûr de leur faire partager ; mais rien ne raſſuroit ma tendreſſe alarmée pour les Pariſiens, pour toute la France, dont la déſolation générale me tourmentoit ſans ceſſe & navroit mon cœur.

Réduire dans cet état, à l'abandon le plus déplorable, j'allai m'enfermer avec mes enfans, les preſſer mille & mille fois contre mon ſein, pleurer avec eux, & chercher dans leurs careſſes naïves & tendres, quelque allégement à mon malheur : j'étois inconſolable de celui de la nation.

Une princeſſe, que le ciel a formée & donnée aux mortels, pour la félicité de tous ceux ſur leſquels ſes ſoins peuvent s'étendre, pour la ſatisfaction de tous ceux qui la connoiſſent, ſenſible & affectueuſe, vient mêler ſes pleurs aux miens.... Français ! c'étoit ma couſine Madame la ducheſſe d'Orléans (c'eſt avec tout l'attendriſſement de la plus vive reconnoiſſance que je prononce ſon nom, ce nom auſſi doux à votre oreille, que ſa perſonne toute aimable eſt chere à vos ames !) Madame la ducheſſe d'Orléans m'ouvre dans ſon cœur tous ceux des Français qu'elle poſſede à ſi juſte titre.... Que j'y découvre de conſolations & de richeſſes !..... quels ſecours puiſſans contre le malheur, une femme, même une princeſſe régnante, ne trouve-t-elle pas dans une amie vertueuſe ! Puiſſe cette vérité ſainte, ſe graver bien profondément dans le cœur de toute mortelle deſtinée à s'aſſeoir ſur un trône ! Elle lui enſeignera le choix ſi difficile, & ſi rare des amis, à cette place ſuperbe ; elle lui découvrira la fauſſeté & la perfidie des courtiſans & des favoris ; elle la préſervera du poiſon ſi dangereux qui infecte toutes les cours.

Auſſi ſincere que tendre, avec autant de courage que de généroſité & de douceur, cette amie vraie, dans toute l'effuſion de ſon ame, ſait ne pas

me dissimuler que la nation s'en prend hautement à moi des calamités qu'elle éprouve. Que ses expressions alors sont vives & touchantes ! comme elles parlent à mon cœur !..... il est oppressé, déchiré.... Il ne fallut rien moins que tous les soins les plus affectueux, & les plus empressés de cette princesse, pour qu'un si rude coup ne me fît pas expirer de douleur.

O vous ! dont le discernement sage a toujours bientôt rectifié des pressentimens souvent abusifs ; nation juste & éclairée ! Français ! dont le nom seul présente l'éloge de vos cœurs ; peuples chéris de la princesse qui a l'avantage inestimable de régner sur vous, & qui, dans ce moment, vous porte la parole avec une confiance qui vous est due à tant de titres ! modeles d'amour pour vos souverains, comme pour la patrie ! Héros ! dont l'ame grande & valeureuse vous a fait tant de fois verser votre sang pour ces souverains comme pour cette patrie ! seroit-il donc possible que vous eussiez méconnu, oublié votre Dauphine, qui posséda toute votre tendresse, & qui, dès-lors, vous aima de si bonne foi ? Depuis l'alliance qui lui a donné pour époux le prince devenu votre Roi, jusqu'à cette époque douloureuse où son malheur la force de se justifier, elle n'a pas cessé de vous chérir ; elle vous avoit d'avance adoptés par penchant, ainsi que votre auguste Dauphin. Oui, Français ! en m'alliant à vous, j'avois placé toute ma félicité, comme toute ma gloire, à partager un jour son trône, comme à régner dans vos cœurs. Dans les témoignages d'amour que j'ai reçus de vous avec tant de satisfaction, & dont le souvenir me sera toujours infiniment cher, croyez bien que vous étiez seulement reconnoissans. Depuis que la couronne est sur la tête de mon auguste époux, ces sentimens ne sont jamais sortis de mon cœur : ils

ſont invariables comme leur nature, comme leur principe. Je les conſerverai juſqu'à ce qu'il plaiſe à la divinité de m'appeller dans ſon ſein ; je vous en renouvelle ici le ſerment, par le titre ſacré, ſi doux & ſi précieux de Reine des Français !

Mais ce ſerment qui plaît tant à mon cœur, je veux vous le confirmer de ma propre bouche; c'eſt au ſein même de la capitale que j'irai épancher mon ame dans celui de la nation : je veux qu'elle y voie toute ma douleur, comme je deſire bien ſincérement que cette nation y ramene la ſérénité & la joie. Mon vœu principal eſt de la bien perſuader que l'occupation de toute ma vie ſera de concourir de tout mon pouvoir à ſa félicité. Ah ! puiſſé-je parvenir à lui faire oublier un jour que des courtiſans ſéducteurs, vils & atroces; des miniſtres ſans honneur & ſans foi; des déprédateurs dans tous les genres; enfin, une ligue odieuſe, cruelle & ſanguinaire avoient préparé ſa ruine ! Oh ! combien, alors, je m'eſtimerai heureuſe !... Mais je ne goûterai ni ſatisfaction, ni tranquillité, ni repos juſqu'au moment où j'aurai porté dans cette Nation, la plus aimable comme la plus aimante, le degré de conviction qui doit me rendre & m'aſſurer pour jamais tous les cœurs de mes chers Français.

Diſſipons nos alarmes & nos craintes : reſſerrons, par de nouvelles aſſurances réciproques d'une tendreſſe mutuelle & inaltérable, les liens qui nous attachent; rendons-les indiſſolubles; que les infortunés s'adreſſent à moi avec une entiere confiance ! ils trouveront toujours mon cœur ouvert : je verſerai dans les leurs toutes les conſolations que des enfans chéris ont droit d'attendre d'une mere tendre & affectueuſe qu'ils aiment; je m'empreſſerai de leur donner tous les ſecours qui dépendront de moi ; je ſerai leur protectrice & leur appui ; j'aimerai à m'affliger & à pleurer avec ceux qui s'af-

fligent & qui pleurent ; je trouverai une douceur infinie à essuyer leurs larmes , & je mettrai mon bonheur à en tarir la source. Placée sur le trône de la France, mon ambition forme encore un vœu, il comblera mon cœur : c'est que tous les Français voient en moi leur meilleure amie.

Un ministre sage & économe nous a été rendu..... Le restaurateur des affaires arrive ; peut-être m'entend-il dans ce moment.......... Nos malheurs vont donc disparoître : nous pouvons nous en reposer sur son zèle & ses soins , comme sur l'amour de notre Roi pour ses peuples.



RÉPONSE DE LA NATION,

A MARIE-ANTOINETTE D'AUTRICHE, REINE DE FRANCE.

MADAME,

La nation sur laquelle vous régnez , n'a jamais méconnu , encore moins a-t-elle oublié la princesse aimable & CHÉRIE , qui avoit fait ses délices. Si

nous avons montré les fureurs du déſeſpoir, elles nous étoient arrachées par la *perte*, malheureuſement trop réelle; de NOTRE DAUPHINE, que, *depuis long-temps*, il eſt vrai, nous cherchions en vain dans la Reine de France. Sans cette *premiere* calamité, MADAME, que de chagrins cuiſans auroient été épargnés à VOTRE MAJESTÉ, ainſi qu'à nous! Ce n'eſt jamais l'indifférence qui ſuccéde à l'amour, dans des cœurs brûlans comme les nôtres...... Ces cœurs ne ſe familiariſent pas plus avec la *hauteur* & les *dédains*, que tout ſoldat français, avec le *bâton* GERMANIQUE, ou les *coups de plat-de-ſabre*. Nos guerriers ne ſavent pas préſenter le dos; tous les ennemis de la nation ſont forcés d'en convenir; toutes les guerres *d'Allemagne* en ſont foi; &, ſi nous poſſédions l'art d'évoquer les ombres, celle du lâche & traître DE LAUNAY, atteſteroit elle-même, de quel œil notre milice bourgeoiſe fixe la bouche d'un canon, & comment ſa poitrine GUERRIERE affronte les *boulets* & la *mitraille*.

Il eſt bien vrai, MADAME, nous avons toujours aimé *paſſionnément* nos ſouverains, comme notre PATRIE: le PEUPLE français a toujours été *doux*, *pacifiqne*, *réſigné*, *ſoumis* AVEUGLÉMENT aux volontés de ſes maîtres; mais il en eût avili la MAJESTÉ, s'il ſe fût traîné honteuſement dans la fange où cherchoit à le plonger, accablé de miſeres, cette *ligue* EXÉCRABLE qui en vouloit juſqu'à *ſes jours*..... Ceux de *notre* ROI, MADAME, *les* VOTRES *eux-mêmes*, euſſent peut-être été peu reſpectés!.... & les monſtres, alors, tout dégoûtans encore *du ſang de ce* PEUPLE, & de CELUI DES SOUVERAINS, euſſent été s'aſſeoir *audacieuſement* ſur le trône de la France!.... Telles ont été plus d'une fois, MADAME, les horreurs enfantées par l'AMBITION & la CUPIDITÉ.

Mais la ſcène change. Un génie bienfaiſant, qui, ſans doute, veille ſur la France, ſur le monarque & ſur vous, MADAME, a porté au ſein de cette nation le flambeau de la vérité : il nous a éclairés ſur nos vrais intérêts, ſur ceux du Roi, ſur ceux de VOTRE MAJESTÉ ELLE-MÊME ; les rebelles ont fui ; leurs projets ſont avortés ; vous avez fait choix d'une *amie VRAIMENT digne d'une REINE DES FRANÇAIS* ; vous formez des vœux pour notre bonheur ; vous aſſurez tous vos ſujets de votre AFFECTION & de VOS BONTÉS ; VOTRE MAJESTÉ ſe félicite du retour d'un miniſtre vertueux..... Il ne nous reſte donc plus à deſirer, dans ce moment, que la ſeule ſanction *vraiment authentique* que puiſſent recevoir des proteſtations que *nous aimons à croire* émanées de votre cœur, & deſquelles nous ſentirons ALORS bien vivement tout le prix, en *retrouvant NOTRE DAUPHINE*, & en reconnoiſſant dans la perſonne auguſte & ſacrée LA REINE DES FRANÇAIS, d'une maniere digne de SA MAJESTÉ, comme de notre *caractère* NATIONAL, de notre PROFOND reſpect & de notre AMOUR pour nos ſouverains.